

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**134. Paris, Jeudi 13 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot**

134. Paris, Jeudi 13 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Vie domestique \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-09-13

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitVous êtes toujours égal, toujours bon pour moi.

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 390, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/15-18

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
134. Paris jeudi le 13 Septembre 1838

Vous êtes toujours égal, toujours bon pour moi. Votre lettre ce matin me fait plaisir à relire. Mais au milieu de vos plus douces paroles je vois bien que je ne vous plais plus comme je vous plaisais et me je prends moi en véritable horreur. Il n'y a pas de sentiment plus pénible que celui-là. Je ne m'aime pas, voilà ce qui fait mon humeur. Du reste j'ai bien de quoi en avoir et de la très mauvaise. Il me semble que tout, en grand, en détail tout est en décadence pour moi, de temps en temps il s'offre à mon imagination quelque lueur, mais elle n'a pas de duré. Vous seul vous êtes pour moi une réalité, je le sens mille fois le jour, & je ne vous le dis jamais comme je le sens, parce qu'il me paraît que je n'en ai pas le droit, que mon humeur mobile me porterait le lendemain à vous dire des paroles, plus tièdes, que tout cela n'est pas. digne de vous. Ah mon Dieu quelle confusion dans mon cœur ! Ma destinée est si triste que mon pauvre esprit succombe et quand vous n'êtes pas auprès de moi, il ne me reste pas un brin de courage, pas un brin de raison.

Le temps froid me tient loin du bois de Boulogne, j'ai été du côté de la ville hier, dans quelques boutiques. C'est des meubles que je vais voir. Quelques fois l'envie de m'arranger me prend, et puis, je trouve si pitoyable de m'arranger à la Terrasse. J'attends un bel hôtel ; le luxe, le confort dans lesquels j'ai vécu toute ma vie, et mon bivouac actuel me paraît insoutenable. C'était drôle en commençant, cela ne me paraît plus drôle du tout. J'en suis excédée. La petite princesse a tous les jours quelque nouveau récit à me faire sur Marie ; elle me démontre claire ment que Marie me déteste et qu'elle parle mal de moi. Cela ne me fâche pas, mais cela m'afflige. Comment pas un peu de reconnaissance pour tout ce que j'ai fait pour elle. Je ne sais par quoi nous finirons.

A propos Marie hait les petits enfants de la petite princesse. et a proposé un jour à sa nourrice de lui jeter une pensée à la tête ; une autre fois de l'étouffer. Eh bien & le médecin dit qu'il n'y a pas l'ombre de folie en elle ! Sneyd est arrivé & m'a fait une longue visite hier matin. Il m'a apporté une lettre de Lady Clauricarde que je vous enverrai. J'ai été dîner à Auteuil, j'y ai rencontré Fagel que j'aime beaucoup. Nous nous sommes arrangés pour un long tête à tête Samedi. Pas de lettre pas la moindre nouvelle de mon mari. Adieu. Adieu. Pourquoi ne suis-je pas née en province, d'une famille amie de la vôtre. Vous auriez pris soin de me former, plus tard de m'aimer, & puis. Adieu, adieu.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 134. Paris, Jeudi 13 septembre 1838,

Dorothée de Lieven à François Guizot , 1838-09-13.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 18/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1528>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 13 septembre 1838

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Val-Richer

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

134.

Paris jeudi le 13 Septembre 1836.

390

Vous êtes toujours Eglé, toujours bon pour
 moi. Votre lettre me venait un trait plaisir
 à relire. mais au milieu de vos plus
 douces paroles j'ai vu bien que je ne
 vous plais plus comme j'ai autrefois
 et j'ai compris moi inévitablement
 qu'il n'y a pas de sentiment plus finible
 que celui-là. Si ce n'est par, voilà
 ce qui fait mon bonheur. Devote
 j'ai bien de peur de avoir été la terre
 humaine. il me semble surtout un
 grand indécision, tout est en décadence
 pour moi. De temps en temps il y a
 à mon imagination quelque lueur
 mais elle n'a pas de durée. Vous sentez
 que vous êtes pour moi une réalité, je la
 vois mille fois le jour, et je ne vous en

dis jamais comme je le suis, parce
qu'il m'aurait peut-être mai parlé
que mon humble mobile ne portait
le lendemain à vos dis de parole
plutôt; que tout cela n'est pas
digne de vous. ah comment je suis
confus dans mon âme! ma dévotion
est si triste, que mon pauvre cœur
succombe, et quand vous n'êtes pas
auprès de moi, il me semble par un
brin de corail, par un brin de safran.

Le cœur froid me tient loin de
vous de Doulogu, j'ai le cœur d'
cœur de lui, dans quelque bonjour.
L'air de mon cœur j'ai en vous.
Je suis si l'air de lui arrange un
grand; et puis je trouve si j'attends

deux arranges à la cafetière. j'attend
un bel état; le temps le comble
dans les jours j'ai vécu toute ma vie,
et mon briolet actuel me paraît
insoutenable. c'était drôle en
commençant, cela me paraît
plus drôle de tous? j'aurai hâte.

La petite pucierre à trois jours
quelque nouveau vent à vent
mes mari. Elle me démontre clai-
rement que mari me dit et
qu'elle parle mal de moi. cela me
me fait par, mais cela m'afflige.
commençant par un peu de res-
semblance pour tout ce que j'ai
fait pour elle. j'ai un air par-
faitement. après, Marie fait
la petite lufant de la petite pucierre

et a propos un jour à la maison
de lui jeter son poign à la tête. un
autre fois de l'étouffer. et bien, à
le regarder dit qu'il n'y a pas l'ombre
de folie en elle!

Suzanne est arrivée à ce point une
longue visite bien méritée. il m'a
apporté une lettre de lady Hamilton
pour mon oncle. j'ai été très
à l'entendre, j'y ai rencontré tout
ce qu'il y a de bon. nous nous
sommes arrangés pour me la lire
à tête levée.

pas de lettre pour la comtesse de
mon oncle.

adieu, adieu. pour moi un rien je
peux me rapprocher; d'une famille
aussi de la vôtre. Vous avez pour moi
un tour, plus tard deux autres, à peu.
adieu, adieu.